

# Le Samedi

VOL. IV - NO. 18

MONTREAL, 8 OCTOBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.



COQUETTERIE CHAMPÊTRE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 8 OCTOBRE 1892.



Réflexion d'un duelliste qui a bon appétit.

—L'acier, comme la soupe, a besoin d'être bien trempé.

Un grand écrivain a dit : "Toute famille devrait avoir un chien. Il remplace le bébé, ne divulgue pas les secrets, ne pose pas de questions indiscrètes, ne fait pas de dettes, n'est jamais en retard pour ses repas, et est toujours prêt à jouer."

## PAUVRE FRUCTIFICATION

Dans un cercle :

Un joueur prête un billet de \$100 à un de ses amis et va fumer un cigare sur la terrasse.

—Eh bien ! dit-il en revenant, mon billet de cent piastres a-t-il fait des petits ?

—Des petits ? mais oui, tu vois, répond l'autre d'un air piteux, en lui montrant deux billets de dix piastres.

## A L'ECOLE POUR APPRENDRE

Le professeur de physique. — Aujourd'hui, nous examinerons les propriétés de la contraction et de l'expansion. Contraction veut dire rendre un objet plus petit, l'expansion l'allonger. Le froid produit la contraction et la chaleur l'expansion. Il est donc évident que les deux ne peuvent pas avoir lieu en même temps sur le même objet. Si...

Un élève (l'interrompant). — Pardon ! je crois qu'il existe une chose qui, plus vous la contractez plus elle s'agrandit.

Le professeur. — Vraiment ! Qu'est-ce donc ?

L'élève. — Les dettes, monsieur.

## L'HISTOIRE SAINTE EXPLIQUÉE

Lucien. — Sais-tu qui est-ce que c'est, Juliette, qui a pris son lit et s'est en allé avec ?

Juliette. — Non ; maman me l'a dit, mais je ne m'en rappelle plus.

Lucien. — Je crois que c'est Samson, hein ?

## BIEN VITE FATIGUÉ

Jean Flageolet avait depuis longtemps entendu parler de l'agrément que procure le patin. Souvent il avait admiré les gambades souples de ceux qui se livraient à ce genre d'exercice et l'envie d'en faire autant s'était plus d'une fois emparée de lui.

—Ce doit être facile, se disait-il lorsqu'il voyait les autres s'élançant gracieusement sur le patin à roulettes.

Un beau jour, il finit par céder à la tentation, et le voilà sur le parquet ciré. Mais à peine y était-il, que par une inconcevable maladresse, il s'étend de tout son long, se freppant rudement la tête sur le plancher.

Le gardien du patinoir s'élança à son secours et lui demanda :

Le gardien. — Est-ce la première fois que vous montez sur des patins à roulettes ?

Jean Flageolet. — Oh ! non, monsieur, c'est la dernière.

## LES CONTES PHILOSOPHIQUES DE NOS PÈRES

La veuve d'un fermier voulait épouser son valet Jean. Elle demandait conseil à son curé : "Je suis encore d'âge à pouvoir me marier. — Mariez-vous, répondit le prêtre. — Mais on dira peut-être que mon futur est beaucoup trop jeune pour moi. — Alors ne vous mariez pas. — C'est qu'il m'aiderait bien à faire aller la ferme. — Donc, mariez-vous. — Mais j'ai peur qu'il ne me prenne que pour ma richesse. — Eh bien ! ne vous mariez pas. — Mais, d'autre part, on trompe de tous côtés une pauvre veuve sans appui. — Mariez-vous vite."

La consultation allant de ce train là, menaçait de se terminer sans résultat : "Enfin, M. le curé s'écria la veuve, pour une bonne fois, est-ce oui ou non ?

—Ma chère enfant, répliqua le curé, si vous voulez sortir d'embarras, prenez conseil des cloches ; la première fois qu'elles sonneront à pleines volées, tâchez de comprendre ce qu'elles vous diront. Et faites ce qu'elles vous auront dit de faire. On affirme qu'étant la voix de la maison du bon Dieu elles sont toujours de bon conseil."

La première fois donc que les cloches sonnèrent la veuve écouta, et elle entendit qu'elles disaient :

## LA PERSÉCUTION DU TÉLÉPHONE



Le commis. — Le caissier de la banque veut savoir pourquoi vous n'avez pas tenu votre rendez-vous.

Le journaliste. — Dis-lui que je suis en route pour le rejoindre.

Le commis. — Il dit que vous êtes un vieux menteur, parcequ'il vous entend parler.

"Prends ton valet, Jean." Sur quoi la veuve se maria. Mais elle ne tarda pas à s'en repentir. Et comme elle se plaignait vivement au curé de ce qu'il l'avait adressé à l'oracle menteur des cloches.

"Vous les aurez mal entendues, dit le prêtre. Ecoutez-les encore une fois. Eh bien ! que chantent-elles de bon ? — Hélas ! fit la veuve, vous avez raison. Elles disent : "Ne prends pas ton valet Jean ! Ne prends pas ton valet Jean."

## QUI VEUT ESSAYER ?

Si douze personnes s'entendent pour dîner ensemble tous les jours, chacun cependant devant changer de place et de voisin à chaque fois, il leur faudrait treize millions d'années, à un dîner par jour, avant d'avoir occupé les différentes places possibles. Elles devraient prendre plus de quatre cent soixante-dix-neuf millions de diners avant de revenir à leur position primitive.

## UN PEU D'HOROSCOPE

Voulez-vous vous connaître ? Examinez la forme de votre pouce. Si la première phalange est longue, cela signifie une volonté ferme ; si la seconde aussi est longue, elle indique que la personne à qui elle appartient a un jugement fort et logique. Un pouce large et épais indique une personne distinguée, tandis que si l'extrémité du pouce est trop large, cela indique de l'entêtement.

## DE QUEL COTÉ EST LA TÊTE

Un jeune couple regarde un éléphant auquel on donne des biscuits. Sur le désir de sa moitié, le jeune homme va acheter quelques gâteaux pour donner à la bête. Pendant son absence un mauvais farceur mit sur un morceau de pain une bonne dose de poivre rouge, ce qui rend naturellement l'éléphant furieux. Fier comme un roi, l'époux arrive avec son biscuit, mais comme il allait l'offrir à l'éléphant, celui-ci lui envoie en pleine figure tout le contenu de sa trompe.

—Animal du diable, s'écrie-t-il, si je savais de quel côté tu as la tête, tu aurais de mes nouvelles !

## CURIEUX

Deux faits curieux à propos des chats.

Du jaune dans une fourrure féline indique toujours que c'est une chatte. Jamais un matou n'a eu de jaune ou de nuance jaune sur lui.

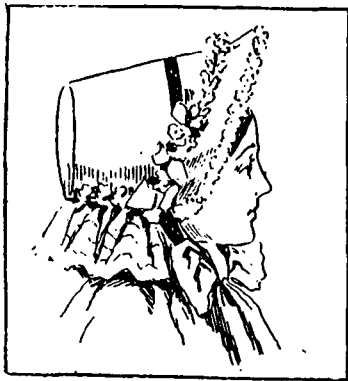
Si par hasard vous voyez un chat qui a les yeux bleus, soyez certains que l'animal est sourd.

## DE BONNES MARCHEUSES

De récents concours, dont nous avons parlé à nos lecteurs, ont prouvé que l'homme en général est fort bien organisé pour la marche et peut fournir des étapes considérables : les concurrents de la marche "Paris-Belfort" en ont donné de remarquables exemples. Mais se doute-t-on du chemin qu'une souris serait capable de faire en une journée ?

Un ouvrier d'une petite ville d'Ecosse avait imaginé d'employer des souris au filage du coton ; pour cela il les plaçait dans une espèce de roue, que les petites bêtes faisaient mouvoir en marchant. Il a calculé qu'une souris faisait chaque jour de seize à dix-huit kilomètres ! — Bien des bipèdes n'en feraient peut-être pas autant.

## LA GÉOMÉTRIE DES CHAPEAUX



I  
Le carré de 1852.



II  
Le triangle à angle droit de 1867.



III  
Le triangle équilatéral de 1882.



IV  
Le trapèze de 1892.

## LE BAISER SUPRÊME

A mon ami, Gaston Brière.

Au sortir de la longue fièvre cérébrale qui l'avait tenue entre la vie et la mort pendant ses deux premiers mois de veuvage, une idée était restée, dominante, en son cerveau affaibli, le souci obsédant de penser que son mari était mort loin d'elle, sans qu'elle pût lui fermer les yeux, sans qu'elle pût recevoir de lui le baiser suprême...

La persistance de cette idée fixe, née dans son délire de malade, faisait craindre aux parents de la jeune femme pour sa raison : aussi, ce fut à leur insu qu'elle voulut aller revoir — sitôt convalescente — la maison où elle s'était mariée, et d'où ses parents s'étaient empressés de la retirer le jour où la maladie s'était abattue sur elle avec l'affreuse nouvelle de la mort de son mari.

A peine entrée dans la chambre nuptiale qu'ombaient encore d'énormes bouquets d'héliotrope (la fleur préférée du défunt), elle se sentit la tête toute troublée par cette atmosphère lourde et renfermée : l'exaltation enfiévrée de sa volonté lui permit, tout-fois, de réagir contre cette défaillance...

...Alors, à genoux — comme devant un calvaire, elle s'absorba — les yeux perdus d'extase — dans la contemplation du grand tableau qui représentait, avec une merveilleuse illusion de la vie, le tel officier qu'avait été son mari.

Cette contemplation accrut encore chez elle l'intensité de son idée fixe, le regret de n'avoir pu recevoir du mourant le baiser suprême : « O mon Georges, se lamentait-elle doucement, comme en une douloureuse litanie, lequel de nous deux rejoindra l'autre pour que nos lèvres puissent enfin se rencontrer... »

Tandis qu'elle parlait ainsi dans tout le désordre d'esprit de sa douleur, ses yeux se troublèrent par l'intensité de cette contemplation extatique — et, alors, elle crut voir le portrait s'animer d'une vie mystérieuse : l'officier, se détachant lentement du mur, s'avancait vers elle...

...Et elle sentit passer sur son visage, comme un souffle, la sensation d'un baiser !

...Mais c'en était trop pour une raison humaine ! Aussi, ce fut avec un accent presque joyeux (de cette joie déchirante des folles) qu'elle s'écria, les yeux égarés : « Ah, je le savais bien, mon Georges, que je te reverrais ! »

JULES BONGRAND.

Correspondant parisien du SAMEDI.

## IN MEMORIAM

La nuit douce a bercé ma pauvre âme malade,  
La douce Lune m'a souri.  
Je suis tombé, honteux comme un enfant maussade  
Et ma douleur n'eut plus de cri.

Les haleines des fleurs caressèrent mes tempes  
Et je bus la coupe d'Amour !  
Mes yeux émerveillés des plus riches étampes  
Sont morts aux tendresses du jour.

Et, mon âme volant aux rives étoilées  
Où l'Espace expire en sanglots,  
Je me suis enlormi parmi les azalées  
Perdu dans l'éternel repos.

PAUL GABILLARD.

## PLACIDE TRANQUILLIN

C'était un drôle de garçon que Placide Tranquillin. Timide, craintif à l'excès, quand il était enfant, la vue d'une araignée le faisait tomber en pamoison. Plus tard, au lycée, il s'éloignait instinctivement de nos jeux bruyants et employait ses récréations à confectionner du filet ou à se livrer à quelque occupation de même sorte. Nous l'avions surnommé *la fille*.

Avec un tel caractère, Placide, une fois ses études terminées, ne songea guère, on le pense bien, à choisir une carrière où il lui aurait fallu déployer de l'énergie et montrer de la vigueur. Il se borna à entrer comme expéditionnaire dans un ministère, et expéditionnaire il resta pendant toute sa vie, car il avait quelque fortune personnelle et était dépourvu d'ambition.

Ce qu'il lui fallait, c'était une vie réglée, sans secousses, s'écoulant uniformément de la même façon du 1er janvier à la Saint-Sylvestre. Il n'aurait jamais trouvé mieux pour cela qu'un emploi au ministère. Il arrivait au bureau à dix heures, lisait les journaux jusqu'à midi, allait déjeuner au restaurant voisin, revenait à deux heures, après avoir pris son café, faisait un léger somme jusqu'à trois, se mettait lentement à la besogne, travaillait paisiblement jusqu'à quatre heures, puis faisait la conversation avec les collègues et se préparait au départ, qui avait uniformément lieu à cinq heures. Pas la moindre émotion à redouter, pas la plus petite agitation à craindre, comme on voit, dans un genre de vie aussi calme.

Placide s'était logé à proximité du ministère où il était employé, afin de ne pas avoir à se servir d'omnibus ou de tramways pour se rendre à son travail, car, omnibus et tramways sont journellement exposés à verser ou à dérailler et Placide évitait avec le plus grand soin toute chance d'accident.

Jamais, dans l'intérieur de Paris, il ne prenait de voiture : d'ailleurs, il ne s'éloignait guère de son quartier et avait rompu toute relation avec ceux de ses parents ou amis qui résidaient dans les arrondissements excentriques, précisément à cause de cette horreur instinctive qu'il éprouvait à se servir d'un moyen de locomotion autre que celui dont l'avait pourvu la nature. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que, pour la même raison, il

ne s'absentait jamais de Paris, car il lui aurait fallu monter en chemin de fer, et les accidents sur les voies ferrées sont, quand ils se produisent, encore plus terribles et effrayants qu'ailleurs. Rien que d'y penser, la chair de poule le prenait au spectacle des wagons amoncelés les uns sur les autres avec les voyageurs enfouis et écrasés sous leurs débris, spectacle que lui représentait son imagination épouvantée. Les bateau-mouches et express, circulant sur la Seine et transportant constamment les Parisiens à travers la capitale, ne jouissaient point d'une plus grande faveur auprès de Placide Tranquillin : un bateau peut sombrer à la suite d'un aporpage, — cela s'est vu, — et il n'est pas plus agréable pour un homme qui a horreur des accidents de mourir asphyxié au fond de la Seine que d'avoir les membres rompus dans des accidents de voitures ou de chemin de fer.

On se rend compte, d'après ce qui précède, du genre de vie que menait Placide. Ne sortant jamais de son quartier, son existence était aussi réglée que si elle avait été gouvernée par un mouvement d'horlogerie. Levé chaque jour à la même heure, il se rendait du même pas et par les mêmes rues à son bureau, qu'il quittait le soir pour effectuer la même promenade avant son dîner, régulièrement pris à sept heures sonnantes, au même restaurant depuis des années. Puis, après la station obligée au même café, — à la même table du coin, afin d'éviter les courants d'air, — il rentrait tous les soirs se mettre au lit à dix heures précises. A peine éprouvait-il parfois un léger retard de quelques minutes dans les diverses occupations de sa journée, par suite des embarras de voitures qui s'étaient trouvés sur sa route et qu'il se gardait bien de chercher à traverser de peur d'accident pour sa précieuse personne.

Quant au théâtre, malgré le plaisir qu'il avait ressenti aux rares représentations auxquelles il avait assisté autrefois dans son adolescence, il y avait sagement, dans l'intérêt de sa conservation personnelle, renoncé depuis un temps immémorial. Les théâtres ne sont-ils pas destinés à brûler, — témoin l'incendie de l'Opéra-Comique et de bien d'autres salles de spectacle ; — et à faire de nombreuses victimes ?

Les collègues et les amis de café de Placide Tranquillin avaient l'habitude de dire à son sujet :

— Si jamais ce garçon-là meurt d'accident, c'est que ce sera la fin du monde. Il vivra son siècle et nous enterrera tous !

Cependant, la fin du monde n'est point encore arrivée et Placide Tranquillin est mort d'accident.

Ce garçon, d'une prévoyance méticuleuse, qui marchait toujours sur la bordure du trottoir pour ne pas être exposé à recevoir des tuiles ou des pots de fleurs sur la tête, qui ne voyageait jamais de peur de malencontre, qui prenait mille et mille précautions pour éviter toute chance de péril, mit un jour le pied sur une écorce d'orange, glissa et tomba en arrière, alla se fendre la tête sur l'angle aigu d'une devanture de magasin.

Deux jours après, il était mort.

Nul n'échappe à sa destinée.

FIG. DESPLANTES.

## L'AMOUR EST AVEUGLE

(Histoire de jeunes mariés.)



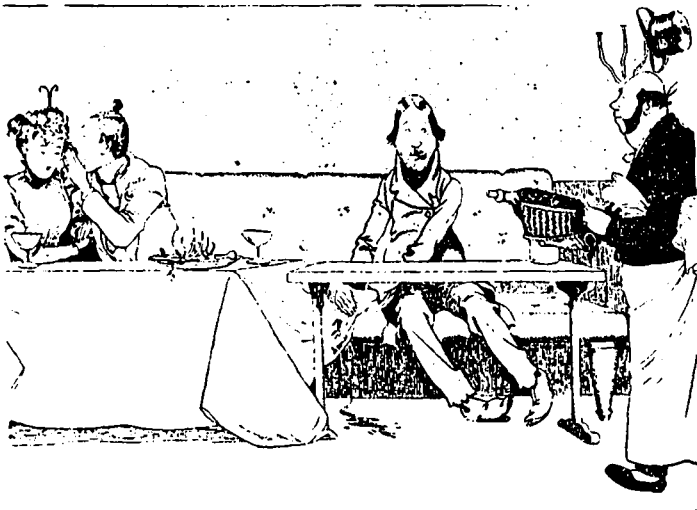
I

Monsieur Lucdemiel. — Garçon, apportez-nous ce que vous voudrez.



II

Rodepartout voyant arriver le poulet. — Cristi, qu'il y a du monde heureux ! Moi qui n'ai pas mangé depuis deux jours ! Celui-là doit m'écheoir.



III

Rodepartout, (après avoir absorbé tout le plat). — Garçon, je crois que ce poulet devait être accompagné d'une bouteille de Bourgogne.



IV

— A votre santé, mes amoureux ! Je crois que le plus heureux des trois, c'est moi.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Entre bohèmes devisant dans le jardin du Luxembourg :

- Que les oiseaux sont donc heureux !
- En quoi ?
- Ils n'ont qu'à prendre leur essort pour devenir propriétaires.
- Jo ne vois pas trop...
- Mais si, puisque la propriété c'est le vol !

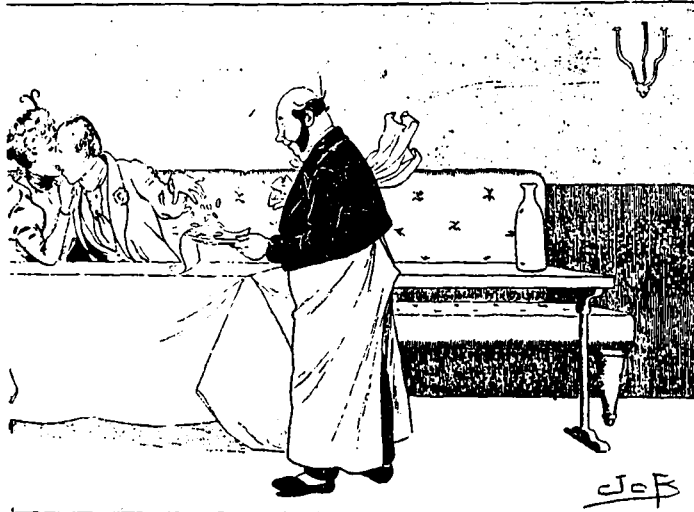
Les maîtres sont allés voir *Lohengrin*. Catherine, le cordon bleu, est restée au logis avec un sien pays, le sergent Courtéchine. Elle fait ses comptes et le sous-officier lui donne des leçons d'orthographe et d'addition.

Elle demande :

- Mon ami, faut-il une II à épinards ?
- C'est simultanément facultatif, n'en faut ou n'en faut pas.
- Comment faire ?
- Quand les épinards sont crus, faut pas d'h, quand ils sont cuits, il en faut.
- Comprends pas !
- Parce que c'est une chose visible que, s'ils sont cuits, ils sont hachés.

Bout de dialogue sur le boulevard :

- As-tu été voir la nouvelle pièce du petit Chose ?
- Hélas ! oui...
- C'est en vers ou en prose ?
- Ni l'un ni l'autre ; c'est en... dormant.



V

Lucdemiel. — Merci, garçon. Dîner superbe. Gardez la monnaie.

Un bohème pauvre d'argent mais riche d'esprit, se présente chez le baron de Rapineau pour le prier de lui venir en aide.

— M. le baron ne reçoit pas, lui répond le valet de chambre.

— Il ne reçoit pas, ça m'est égal, pourvu qu'il donne !

Au café Turc, sur la Cannobière :

— Dis donc, Revértégat, toi qui as voyagé, est-ce qu'elle est vraiment équestre, leur statue, à ces Lyonnais ?

— Tu sais, Mérentié, là-bas, ça peut aller ; mais à Marseille, ce serait à peine un buste !

A Saint-Cloud.

Un mendiant, armé d'un cornet à pistons, s'arrête devant une terrasse tout encombrée de diners. L'un d'eux lui demande un petit air. Il avoue humblement qu'il ne sait pas jouer.

— Comment, vous ne savez pas jouer ? A quoi donc vous sert votre instrument ? (Avec une noble franchise). — C'est seulement une menace.

— Alors ce pauvre vieux est mort ?

— Oui. Il est tombé subitement et n'a pas eu l'affreuse douleur de se voir mourir.

Calino, qui se mêle à la conversation : — Il était donc aveugle ?

Baudry achevait son plafond de l'Opéra, par un froid des plus vifs, flanqué de poêles chauffées à blanc.

Sa journée finie, il dit au sergent des pompiers de service :

— Surveillez bien les poêles ; prenez bien garde au feu ; car la peinture, c'est très inflammable.

— Oh ! soyez tranquille, répond le sergent ; jo la connais la peinture !... Ce que ça pue, quand ça brûle !!

Un passant s'arrête court et un monsieur, qui était lancé, le bouscule un peu, malgré lui.

Le passant l'accable d'injures :

— Brutal, butor, malappris, etc.

— En somme, dit le Monsieur, je ne vous ai pas renversé. Mais, vous savez, il est encore temps !

Le docteur X..., bien connu pour avoir fait doubler la mortalité dans son quartier depuis que ses ordonnances y sévissent, suivait sans mélancolie un convoi mortuaire.

Un ami s'approcha de lui et l'ui dit d'un ton narquois :

— Un client ?

— Non, lui répondit avec un sourire heureux l'homme de science ; non, un confrère !

Gendre et belle-mère :

Monsieur, furieux après madame, s'écrie :

— Oh ! les femmes !... créatures perverses... horribles comme les sept péchés capitaux.

La belle-maman, rageuse :

— C'est pour moi que vous dites ça ?

Le gendre, hors de lui :

— Oh ! non... pour vous il en faudrait quatorze !

On vient de faire cadeau à Mlle Lili, âgée de six ans, d'une superbe poupée.

— Allons ! dit la maman, voilà une belle poupée qui va avoir le sort des autres ; tu vas lui casser la tête et les jambes...

— Pas de danger, maman, elle est trop belle ; je la garde pour mes enfants !

— Et si tu n'en as pas ?

— Eh bien ! ce sera pour mes petits enfants, voilà tout !

Un gueux demandait noblement l'aumône sur la route de Madrid :

— N'êtes-vous pas honteux, lui dit un passant, de faire un métier aussi vil quand vous pourriez travailler ?

— Monsieur, répondit le mendiant avec une fierté castillane, c'est de l'argent et non des conseils que je demande.

Mlle Mimi, qui n'a pas encore quatre ans, est allée se promener dans le bois du Vésinet. Tout à coup, on entend le chant du coucou. L'enfant s'arrête, étonnée :

— Qu'est-ce qu'il dit donc, cet oiseau-là ?

— Il dit : Coucou ! coucou !

— C'est donc qu'il joue à cache-cache avec les autres oiseaux ?

Police correctionnelle :

— Vous servez chez un charbonnier, on vous envoie en recettes et vous gardez l'argent !

— Oh ! mon président, dans une boutique comme ça, un peu de *braise* de plus ou moins...

Le scène se passe dans un bouge-goguette de Montmartre.

Un amateur Marseillais vient de tirer d'un violon des sons plaintifs et criards.

Ses amis l'applaudissent à tout rompre, et l'un d'eux :

— Tu le pinces bigrement bien ce morceau-là, mon bon :

— Eh bien, mon cer, je l'ai acheté que d'hier... et d'occasion encore !

### FLIRTAGE PRATIQUE



Le frère. — Ciel ! Que de gros livres ! Que fais-tu de cela ?  
La sœur. — Ce sont les livres de références des agences matrimoniales. Je veux connaître la situation financière des messieurs qui veulent me courtiser.

### LES BONNS COTÉS D'UNE PRATIQUE DANGEREUSE



I

Ella, la grande flirt de la plage, songeait raves et minauderies.



II

quand un ours furieux se précipita sur elle.



III

Mais, grâce à une longue et constante pratique,



IV

elle put enfin étouffer l'animal surpris de tant de vigueur.

Le directeur d'une Maison centrale se rend dans la cellule d'un condamné arrive le matin même.

Quand nos pensionnaires se conduisent bien, lui dit-il avec affabilité, nous sommes pour eux pleins d'égards... C'est ainsi qu'autant que possible nous leur conservons le métier qu'ils exerçaient avant leur condamnation, et j'espère que nous aurons lieu de vous conserver le vôtre.

— Je l'espère aussi, fait le détenu en s'inclinant.

Et comme le directeur interroge :

— Quel est votre métier ?

— Aéronaute !...

Cabinet de consultation :

— Ce que je ressens n'est pas très douloureux, mais, extrêmement agaçant... J'ai continuellement des démangeaisons dans les jambes.

— Vous êtes caissier ?

### HISTOIRE DE LA MODE

Ce n'est pas d'hier que les dames font usage de fausses chevelures. Voici à ce propos ce que nous lisons dans un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle, publié récemment par M. Lecoy de la Marche.

« Les malheureuses qui entassaient sur leur tête les cheveux d'autrui n'oseraient certainement pas s'étendre sur leur lit, si elles savaient y trouver une main ou quelque autre partie d'un cadavre de femme. Comment donc peuvent elles sans frémir parer leur chef d'une chevelure morte ? Elles ignorent sans doute ce que dit un jour l'empereur Henri VI. Un soir ce prince s'étant mis au lit, l'impératrice qui devait l'y rejoindre, déposa sous ses yeux tout l'édifice de sa coiffure, avec une masse énorme de cheveux postiches.

A cette vue l'empereur appela ses gardes, ses sergents, et saisi de dégoût cria comme un forcené :

« Vite, vite ! enlevez de ma chambre cette dépouille de mort et jetez-la au feu. Je veux une épouse tout en vie, et non une épouse à moitié morte ! »

Le tailleur Vert-debois est en train d'éreinter un confrère.

— Ah ! oui, parlons des pantalons et des effets que fabrique Chamuzot. Tout ça c'est des vêtements de réserviste.

— Comment ! Chamuzot fait des équipements militaires !

— Non, mais ce sont des effets qui ne font jamais plus de vingt-huit jours !

## UNE DISETTE



La pomme de terre au blé. — Regarde-moi et ne te vantes pas trop. Tu vas être obligé de faire le pain tout seul cette année.

## LES DRAMES DE LA MISÈRE

## L'HONNEUR DE LA MAISON



Ce soir-là, un nuage de tristesse planait sur la famille Blanchard, réunie, comme de coutume, dans le petit salon grenat, après le repas du soir.

La grand'mère laissait fréquemment tomber les mailles de son tricot que Louise, sa petite-fille, se chargeait de relever aussitôt.

Charles, son petit-fils, devenu chef de la maison de commerce, après la mort de son père, et le vaillant soutient de ses frères et sœurs, demeurait silencieux.

Ce silence était expressif, car l'excellente nature du jeune homme lui faisait ordinairement garder pour lui ses préoccupations.

Les petits, tout étonnés de son air grave, avaient serré leurs jeux et semblaient deviner qu'un événement les menaçait.

Pourquoi donc le docteur Grammont, ce vieil ami de la famille, n'était-il pas là ce soir ? Son fauteuil était vide en face de celui de la grand'mère, et les yeux inquiets se tournaient fréquemment vers la porte, croyant toujours apercevoir sa taille voûtée, son manteau à pèlerine, sa bonne vieille figure ridée sous son chapeau bosselé.

C'est fini, il ne viendra pas, et pourtant comme sa présence serait nécessaire pour remonter le courage de ces braves gens à la veille d'une faille.

Tout semblait contribuer à rendre cette soirée de plus en plus sombre. Louise, une belle blonde aux yeux bleus, cherchait, mais en vain, près d'elle, le visage brun de son amie Laure dont les yeux et la bouche souriaient sans cesse et dont la bonne humeur eût suffi pour chasser un instant les nuages amoncés sur les têtes.

Louise regardait de temps en temps son frère pâle, la lèvre frémissante, le front soucieux dénotant une lutte intérieure.

Seule, demoiselle Prudence, dans un coin du salon, jouissait secrètement de l'angoisse peinte sur tous les visages.

Elle n'était pourtant pas absolument méchante, demoiselle Prudence, mais une idée extravagante avait poussé dans son cerveau de veille fille.

Après avoir passé sa jeunesse dans une grande ferme, lorsque ses parents furent morts, elle eut l'idée de venir habiter la ville pour y vivre en demoiselle. Elle écrivit donc à sa grand'tante, madame Blanchard, une lettre touchante, dans laquelle elle lui laissait entendre combien il était à désirer pour elle de venir abriter sa précieuse personne sous son toit.

Madame Blanchard, excellente personne, l'accueillit avec bienveillance, quoique cela dérangeât les habitudes de la famille déjà nombreuse. Et bientôt on vit demoiselle Prudence s'ajuster avec une coquetterie esfrénée, portant des tournures exorbitantes, cachant sa calvitie sous une montagne de faux cheveux, et ne se parant que de robes claires, surchargées de falbalas.

Elle montrait une antipathie haineuse pour Laure, l'amie de sa cousine, traitant d'effronterie sa gaieté naturelle et naïve où pointait une malice inoffensive, de manche à balai, sa taille frêle qui contrastait avec l'embonpoint de la villageoise devenue citadine ; enfin le teint noir qui s'alliait aux cheveux noirs de la jeune fille était impitoyablement raillé par la rougeaude fille des champs.

— Vous ne devriez jamais vous placer près de Louise, lui dit-elle un jour, car, ma chère, son teint blanc rend le vôtre encore plus noiraud.

— Vous jalousez cette place, demoiselle Prudence, je le comprends facilement, répondit Laure, mais je vous préviens que près de Louise vous feriez un peu l'effet d'une belle pomme trop mûre prête à tomber sur une fleur délicate d'églantine épanouie sous les branches d'un pommier.

Demoiselle Prudence se mordit les lèvres et bouda longtemps.

Elle était riche ; il ne tenait qu'à elle de sauver du déshonneur la maison en faisant l'avance d'une somme peu considérable relativement à sa fortune.

Quelle arrière-pensée avait donc la vieille fille dont le défaut n'était pas une avarice extrême ?

C'est qu'elle avait fait un rêve digne de son imagination prosaïque. Ce n'étaient pas les grands yeux francs, la physionomie ouverte, les qualités de Charles qui l'avaient attirée ; mais devenir madame Blanchard, c'est-à-dire une grosse négociante, ayant sa loge au théâtre, près de celle de madame la maîtresse, quêtant avec elle de l'autre côté de la nef à l'église paroissiale, et plaçant son nom près du sien sur les listes de bienfaisance, voilà ce qui valait la peine d'entreprendre une petite guerre pour enlever d'assaut ou par ruse le cœur de son cousin.

Elle prenait avec lui un air tendre et réservé, comme il convient à une prude jeune fille, et lorsque, le jour de sa fête, Charles, en lui offrant un bouquet, lui demanda de l'embrasser cordialement, elle se renversa en arrière, et d'un air timide et pudique, elle lui tendit seulement la main.

— Nous ne sommes plus des enfants, mon cousin, lui dit-elle.

— En effet, répondit-il, et il y a de cela longtemps, ma cousine.

Charles avait fait un choix secret, il aimait Laure et Laure l'aimait.

Mais il fallait que ses petits frères et ses jeunes sœurs fussent élevés avant de songer à former une nouvelle famille.

Jusqu'ici la maison Blanchard avait prospéré, mais une concurrence était venue, celle du sieur Jolibois, possesseur de capitaux importants, concurrence qui amena une baisse sensible dans les affaires de ces honnêtes gens.

Le sieur Jolibois ne l'ignorait pas, mais ce qu'il n'ignorait pas non plus, c'était la beauté et la grâce de Louise.

Il l'avait remarquée à l'église, dans le banc qui touchait le sien, et, dans sa bonne grosse tête réjouie, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine, il ne désespérait pas de conquérir la jeune fille.

Il pensait : Elle sera bien contente, cette petite, d'épouser un homme riche comme moi, et la famille ne trouvera pas d'autre moyen de se tirer d'affaire que de fondre les deux maisons en une seule : Jolibois-Blanchard, cela fera très bien.

Et certain d'être accueilli comme le Messie, Jolibois pimpant, luisant des pieds à la tête, s'était présenté à la grand'maman Blanchard, qui, fort sur prise, presque indignée, fut sur le point de lui répondre d'un ton très sec.

Poliment, elle demanda quelques jours de réflexion, et deux heures plus tard, une scène touchante avait lieu entre Charles et sa sœur.

— Charles, disait la jeune fille, tu n'épouseras pas Prudence ; tu aimes Laure et Laure t'aime, j'en suis sûre ; depuis qu'elle sait que tu es sur le point de répondre aux avances de Prudence, elle ne vient plus ici. Je suis allée chez elle, l'autre jour, elle s'est jetée dans mes bras en murmurant : " Ah ! Louise, si tu savais comme je suis malheureuse ! "

— Oh ! dit Charles, en frappant vivement la table de ses deux coudes, tandis que ses deux mains serraient son front avec violence, il y a l'honneur, vois-tu, l'honneur à sauver pour tous.

— Mais, frère, mon cœur est libre, je n'aime personne, et je n'aurais pas de sacrifice à faire en épousant Jolibois.

— Pauvre petite sœur dévouée, ne fais pas la folie d'épouser un homme qui a trois fois ton âge. Un cœur est libre aujourd'hui, mais, tôt ou tard, il parlera... et alors...

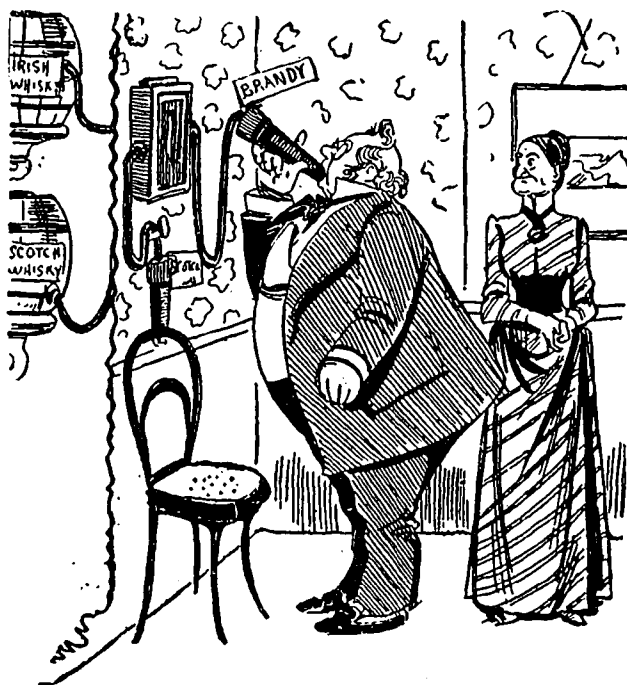
— Cher frère, il est trop tard pour me faire la morale, car grand'maman donne en ce moment la réponse favorable à M. Jolibois.

— M. Jolibois est ici ?

— Oui, grand'maman, après s'être entendue avec moi, lui a fait dire de venir.

Charles n'en avait pas demandé davantage : il avait quitté brusquement sa sœur, et s'était précipité dans le salon madestement meublé, où se prélassaient les grâces de maître Jolibois près de madame Blanchard.

## LE TÉLÉPHONE DE GORGESÈCHE



Extraits d'une lettre privée.

« Enfin, j'ai le plaisir de t'annoncer que mon mari a jeté toutes ses boissons par la fenêtre ; j'aurais dû lui en garder un peu pour ses moments d'énergie ; car nous avons ce maussade téléphone, et après qu'il a parlé cinq minutes dedans avec je ne sais qui, il devient hors de lui-même. Je crois que nous sommes tombés sur un mauvais appareil, car mon mari parle tout bas par l'endroit où les autres écoutent. »

—Ma sœur ne se mariera pas présentement, dit-il, tombant comme une bombe au milieu d'eux.

—Et de quel droit, jeune homme, fit le gros négociant en se redressant, venez-vous vous placer entre votre sœur et moi ?

—Le droit d'un frère qui aime sa sœur et qui ne veut pas la voir un jour malheureuse.

—Malheureuse ! que dites-vous, est-ce que je n'ai pas ce qu'il faut pour la préserver de la gêne, pour la soustraire à la misère ?

—Cela ne suffit pas toujours au bonheur.

—Vous faites du sentiment, jeune homme.

—Monsieur, je raisonne seulement en homme qui sait faire la part du cœur.

—Et si votre sœur se trouvait sans ressources et le cœur plein de chimères, croyez-vous qu'elle serait heureuse ?

—Tant que je vivrai, ni moi, ni les miens n'auros cela à redouter, répliqua Charles.

—Vous voulez me chasser, jeune homme... mais vous, madame, fit Jolibois en se tournant vers madame Blanchard, vous ne pensez pas ainsi.

Celle-ci devina quelque chose dans l'attitude résolue de son petit-fils, aussi répondit-elle :

—Charles a raison, monsieur, si quelqu'un doit se sacrifier pour la famille, ce n'est pas cette pauvre enfant si jeune, si naïve, et n'ayant pas l'expérience de la vie ; je vous avoue que ce que je voulais faire aujourd'hui en vous la donnant me coûtait beaucoup.

—Est-ce votre dernier mot, madame ?

Elle se retourna encore une fois vers Charles, qui lui fit un signe imperceptible.

—Oui, monsieur, répondit-elle, c'est mon dernier mot.

Et dès que Jolibois eut franchi le seuil de la porte, Charles disait simplement à sa grand-mère :

—J'épouse Prudence.

C'est le soir même de cette journée décisive que nous retrouvons la grand-maman Blanchard entourée de ses petits-enfants avec la perspective de les voir bientôt dans la plus affreuse misère, ou celle d'entendre Charles faire enfin à sa cousine la demande en mariage tant appréhendée par le pauvre jeune homme.

Comme tous les cœurs étaient opprimés ! Quel était donc cet air qui pesait sur toutes les poitrines ?

Ah ! docteur Grammont, que n'êtes-vous ici, tous sont bien malades !

Et grand-maman regardait alternativement la porte où paraîtrait peut-être le docteur Gram-

mont, et les lèvres de son petit-fils qui prononceraient enfin les paroles décisives.

Tout à coup Charles se leva, calme, triste, mais résolu. Il s'approcha de sa cousine.

—Prudence, lui dit-il, voulez-vous.

Il n'acheva pas, un coup de sonnette, vif, nerveux, lui coupa la parole.

D'ailleurs tous les visages se tournèrent vers la porte, tous les cœurs battaient à l'unisson. Oh ! comme cette minute d'attente sembla longue ! C'est lui, enfin, c'est lui, le bon docteur, mais quoi ! il a ce soir un habit tout neuf, un chapeau haut de forme, qu'est-ce que cela veut dire ?

Puis une jeune fille l'accompagne, un peu craintive, un peu trébuchante, mais, ce soir, plus rose que brune, c'est Laure ; Laure la mutine, devenue presque sérieuse.

—Mes amis, dit le docteur, je vous présente ma fille.

—Laure, ma chère Laure, fit Louise en l'entourant de ses bras, que je suis heureuse de te revoir.

—Je t'aime comme une sœur, répondit Laure, et il faut que je te dise mon bonheur. Je n'avais plus de père et j'en ai trouvé un.

—Un père qui veut sa fille assez riche pour épouser l'homme de son choix, reprit le docteur Grammont.

Et, s'approchant de Charles très pâle, très ému, lui prenant la main

pour la mettre dans celle de Laure, il continua :

—Mes enfants, je suis médecin, depuis longtemps je vous ai examinés, j'ai compris combien vos cœurs étaient malades, et je suis venu pour vous guérir.

Allez, et soyez heureux.

Il paraît que mademoiselle Prudence n'a pu se consoler d'un pareil échec.

Elle a emballé ses robes, tournures et faux chignons, elle a expédié le tout avec sa personne pour le pavillon qu'elle s'est réservé au Vert-Bois.

GILBERT DUROC.

## THÉÂTRE-ROYAL

“EARLY BIRDS”

Variétés, chants et danses, tel a été le bilan du Théâtre-Royal durant cette semaine. La troupe des “Early Birds” sait amuser. Il n'y a pas de spleen qui tienne à un tel spectacle.

De très jolies actrices et de bons acteurs burlesques figurent sur la scène.

Sous le titre de “Our Monte Carlo”, tout l'effectif des petits rôles opère à merveille. Les tableaux sont remarquables et les costumes très attrayants.

Après “Monte Carlo” viennent les spécialistes, Dan Barrett, comédien irlandais, Nina Bertolini, danseuse émérite, Dick Morasco, “dutch” accompli, Lynch et Lovely, menestrels au noir de fumée, Mlles Cook et Clinton, expertes tireuses à la Guillaume Tell, Sapolo, Petrie et Elise, etc., et autres phénomènes.

Dans le monde des amusements, et la foule au Théâtre-Royal le prouve, le burlesque fait furore.

La semaine prochaine *The Hand of Fate* tiendra l'affiche.



## QUEEN'S THEATRE

“MY JACK”

Rien n'a encore été représenté au Queen's Theatre qui ait plus de valeur, comme pièce dramatique, que “My Jack” œuvre de M. Landeck.

Ses héros ont été choisis au milieu de la population de la côte de Cornwall, en Angleterre, population brave, hardie, aimant la mer avant tout. Ils sont véritablement les types qu'il fallait à cette œuvre de haute comédie.

Dans toute l'intrigue l'auteur s'est tenu au vraisemblable et il a profité admirablement des dernières guerres anglaises dans l'Afrique centrale pour donner à la pièce un cachet d'actualité qui ajoute beaucoup à l'intérêt.

La mise en scène et les décors sont simplement superbes. Le désert aride, brûlant sous le feu du soleil d'Afrique, est admirablement représenté. Les autres toiles du célèbre décorateur Morgan offrent de merveilleux effets, d'une vérité de dessin incomparable.

A la louange de la troupe de M. Walter Sanford, il faut admettre qu'elle n'a peu ou point de faiblesse. Mlles Bessie Leslie, Elizabeth Garth, Annie Shindle ont joué avec beaucoup de talent.

M. Frank R. Mills dans le rôle de “My Jack” est de la grande école.

Le grec Ciro Panitza, M. P. Aug. Anderson, a gagné les suffrages unanimes de la salle par son jeu grandiose. C'est un homme de puissante stature, capable des plus fortes émotions. Il a fait une grande impression parmi les assistants.

Dans notre monde des théâtres, “My Jack” sera l'une des pièces qui auront créé la plus profonde impression, disons même, la plus grande admiration.

## L'OR ET L'ARGENT

Le directeur de la Monnaie aux Etats-Unis a évalué les stocks d'or et d'argent possédés par les principaux pays.

La France vient en tête avec 4 milliards 500 millions de francs en or, et trois milliards 500 millions de francs en argent.

En somme, pour le monde entier, le stock d'or atteindrait 18 milliards 285 millions de francs et le stock d'argent 19 milliards 724 millions de francs.

Si l'on rapporte ces chiffres à ceux de la population des différents pays, on trouve qu'en France par exemple, à chaque habitant correspondent 115 francs en or et 89 francs en argent.

## LE ROCHER PARLANT

Il y a en Georgie une petite localité qui porte le nom de *Rocher-Parlant* et qui doit son nom à la circonstance suivante : quelqu'un y découvrit un jour une pierre énorme sur laquelle se trouvaient écrits ces mots : “Retourne-moi.” Lorsqu'après beaucoup d'efforts la pierre fut retournée, on vit écrit de l'autre côté : “Remplace-moi maintenant comme j'étais auparavant et laisse-moi me moquer d'un autre.”

## EN WAGON

Un monsieur soulevé à grand peine un gros sac qu'il parvient à mettre dans le filet.

Une dame assise dessous manifeste une vive torreur :

—Oh ! mon Dieu si ce sac tombait...

—Rassurez-vous Madame, il n'y a rien de fragile dedans.

## MYSTÈRE..... ? — par LUC

Ce court poème, si savoureux, a été trouvé dans les papiers d'un jeune littérateur.



I

J'ai vu deux épiciers, chargés de pains de sucre,  
Entrer dans la maison des dames d'à côté,  
Tandis que des fruitiers, gens avides de lucre,  
Apportaient des paniers en grande quantité.

II

Ensuite vint un homme avec une bassine,  
Large, très large, énorme, et son assortiment  
Complet de brillants ustensiles de cuisine...  
Puis furent les volets clos hermétiquement.



III

Une heure et quart après, de très noires fumées  
Montèrent... J'entendis les cris d'un petit chien  
Et des bruits effrayants comme des cloes d'armées,  
Des cliquetis de fer, de cuivre... puis, plus rien...

IV

Mystère..... ? Mon esprit se perd en conjectures...

V

Les dames d'à côté faisaient des confitures.

## MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

## VII

(Suite.)

Pendant cette heure de campés, bien gagné, ajouta-t-il, grignotez les biscuits qui se balladent au fond de vos musettes; ce soir nous souperons encore dans les bois, dit-il, mais je vous promets tout à la fois pour plat et dessert, des aïrelles ou myrtilles (bluots) que les nymphes des bocages vont vous présenter à souhait à quelques lieues d'ici; mêmement, j'ai l'intention de vous faire dévier de notre chemin direct afin de vous payer ce repas, car pas de boustifaille, (nourriture), pas de soldat. Cependant, ne craignez rien, les *choucrouzman* ne viendront pas troubler notre digestion.

On mangea donc les miettes qui nous restaient et on s'endormit, car chacun était rendu, en se demandant si l'on mangerait les jours suivants.

Deux heures après, Mystigo, toujours en alerte, nous réveilla en nous disant qu'il fallait faire diligence jusqu'à ce qu'on fusse hors d'atteinte de l'ennemi.

La petite troupe se remit en marche, toujours silencieuse afin de mieux percevoir les bruits du lointain et aussi pour éviter les surprises.

Le sentier que nous suivâmes d'abord, nous conduisit après une heure de marche, à une sorte

de chemin de défrichement, rocheux et difficile, où nous pûmes cependant marcher deux à trois de front.

—Allons bon, dit le grincheux de la troupe, au moins cette fois, on va pouvoir ouvrir ses fenêtres et reluquer à deux pouces du nez.

On chemina ainsi depuis midi jusqu'à cinq heures, se reposant dix minutes chaque heure, comme le fait le soldat à l'étape. A un certain endroit, capitaine Mystigo commanda :

—Par file, à gauche.

Chacun, un à un, s'enfila dans un étroit sentier. Cinq minutes de défilé à peu près et l'on déboucha sur une sorte de clairière remplie de buissons espacés. Mystigo les désignant dit alors :

—Ces messieurs sont servis.

Les arbrisseaux formant les buissons étaient, en effet, couverts de baies noires : c'étaient les aïrelles annoncées par Mystigo pour le souper. Chacun se jeta dessus avec ardeur car on avait faim. On n'avait plus à ce moment là, ni biscuits, ni boisson et la marche forcée avait creusé les estomacs.

Après avoir bien mangé, Mystigo conseilla de remplir les musettes ou sacs de toile dans lesquels les soldats portent leurs vivres et que les Prussiens nous avaient laissés avec les bidons.

Faites-en bonne provision, observa notre conducteur, car nous n'en rencontrons plus, de myrtilles.

—Mais décidément, dit un des nôtres, où diable as-tu donc appris, toi, Mouton né à quatre-vingts lieues de ce département, qu'il y avait des aïrelles dans cette partie de la forêt des Arden-

nes, car enfin, c'est extraordinaire, de pouvoir ainsi, sans être du pays, désigner aussi exactement le parage d'un bois où se trouve des fruits sauvages et surtout de s'y transporter sans broncher d'un pas ?

—Oui, oui, en effet, comment savais-tu cela, appuyèrent les camarades qui ne connaissaient rien du secret des études de Mystigo.

—Par la géographie, répondit simplement Mouton.

—Mais, objecta le premier interlocuteur qui était Parisien, j'ai bien étudié la géographie moi aussi, à preuve que j'ai remporté le premier prix dans cette branche, au lycée Charlemagne à Paris, et je n'y ai jamais vu qu'il y fut question des myrtilles de la forêt des Ardennes, ni mêmes des sentiers de cette célèbre forêt.

—Ah ! je vais le dire, répondit Mystigo en riant, c'est que moi, j'ai étudié la géographie des gourmands.

—Tiens, tu nous blagues, répartit l'autre ; c'est tout au plus si l'état-major français se doute qu'il y a des myrtilles ici, et tu dois avoir dans ta poche, une carte topographique du pays ?

—Cherche, et je te la donne, si tu la trouves, dit Mystigo.

—Bref, il y a un secret là-dessous, dit le Parisien ; en tout cas, je te proclame le plus grand géographe en chair et en os que j'aie connu, plus grand même que les auteurs de ma géographie : Malte Brun et Lavallée.

Mystigo s'inclina et dit à celui qui venait de parler.

—Puisque tu as remporté le premier prix de



géographie, donne-moi la main, car nous sommes rivaux.

—Il me semblait bien, dit le Parisien, que tu n'étais pas le premier venu en cette science, et tu dois avoir fait des études spéciales en cette branche, car aucun des auteurs classiques n'enseigne ce que tu sais.

—J'ai vu la carte de l'état-major, dit Mystigo.

—Ah! tu m'en diras tant... c'est égal, tu as une mémoire heureuse.

—Comme ça, fit Mystigo. Et maintenant en route, les amis, dit le capitaine Mouton.

On reprit le sentier, renfila deux à deux le chemin de défrichement, qu'on pourrait comparer aux chemins de colonisation de notre Canada, et bientôt on arrivera à un carrefour composé de cinq routes

Mystigo s'arrêta et dit : la route qui est devant nous tombe sur celle de Mézières à Paris ; n'y vas pas, ce n'est pas le moment, chantonna Mystigo car les Prussiens y processionnent, par escadrons, termina-t-il en parlant ; celle de gauche conduit vers Metz ; nous sommes encore trop peu nombreux pour nous mesurer avec l'armée des buveurs de bière qui cerne la ville ; le premier de droite se dirige vers la Belgique ; nous

serions très-bien chez cette nation amie pour nous reposer de nos fatigues mais les Belges devant rester neutres, il faudrait nous constituer prisonniers chez eux ; c'est vrai qu'ils nous laisseraient facilement échapper mais ce serait du temps perdu par conséquent, laissons cette route-là ; enfin, celle que nous venons de parcourir et sur laquelle se greffe le sentier auquel nous sommes parvenus ce matin à travers les bois, cette route-ci, messieurs, aboutit, en la remontant, en pays ennemi, en Prusse.

—Oh ! alors, délivrez-nous en Seigneur ! dirent les militaires en chœur.

—Reste celle-là, rocailleuse, tortueuse et ascendante, reprit Mystigo en désignant la deuxième de droite, c'est la bonne, prenons-là, c'est par elle que nous allons tourner l'ennemi.

—Bon ! nous allons encore barbotter dans la panade ; c'est ce qu'ils appellent le bon chemin, pesta le grincheux qui était un grognard dans sa vingtième année de service ; salauds de Prussiens, vous me revaudrez cela, fit-il en montrant le poing au lointain.

Trois quarts d'heures d'une montée abrupte et on déboucha sur un plateau dégarni d'arbres. De là, on embrassait toute la vallée de la Meuse.

PLAISIRS PLATONIQUES



Le tramp. — Qu'avez-vous de bon à boire ?

Le propriétaire du restaurant. — Du cognac, geneviève, des cocktails, des limonades, du whisky, du Pappollinaris, de la bière, du champagne...

Le tramp. — Très bien. C'est bon d'en entendre parler. Donnez-moi un verre d'eau, s'il vous plaît, avec une paille.

— Voyez-vous la Belgique à votre gauche, dit Mystigo, Mézières à quatre lieues devant vous, et Sedan, perdu dans le brouillard bien là-bas, à droite ; vous pouvez maintenant, vous rendre compte du chemin parcouru : nous avons décrit une sorte de fer à cheval et nous sommes à huit lieues de Sedan ; encore une journée comme celle-là et nous serons hors des griffes allemandes ; nous n'aurons plus à craindre que les éclaireurs qui ne pourront pas nous faire grand mal. C'est ici notre camp pour la nuit.

En conséquence, chacun s'arrangea un lit de fougères, commun en ces lieux, et on s'endormit.

A trois heures du matin, on redescendit le plateau du côté opposé où l'on était venu et de nouveau on suivit un sentier qui débouchait sur la route de Paris. Nous mîmes quatre heures à l'atteindre. On devait la suivre jusqu'à un terrain accidenté et raviné, situé un peu plus loin et que Mystigo devait nous faire prendre pour gagner Laon, première ville fortifiée sur notre chemin.

Déjà on mettait le pied sur la route, heureux de marcher enfin sur un terrain uni, et Mystigo mettait son oreille près de la terre pour ausculter les bruits lointains, tout à coup, nous perçûmes un bruit de cavalcade ; la route tournant la forêt, on ne pouvait rien voir encore mais nous nous rejetâmes brusquement sous bois et attendîmes. Cinq minutes plus tard, un détachement d'une cinquantaine de Hulans, passait au grand galop en face de nous. Quelques minutes après, à une bonne distance du bois, les Hulans se remirent au pas en braquant leurs jumelles de tous côtés sur la campagne.

Le motif de cette tactique était facile à comprendre. Les prussiens redoutant les francs-tireurs qui, toujours peu nombreux, se mettaient à couvert dans les bois ou les plis de terrain pour les attaquer, avaient longé la forêt, ventre à terre, afin d'échapper leurs coups, en cas d'alerte et maintenant que l'œil embrassait le terrain, ils ralentissaient afin de mieux l'explorer.

Mystigo avait prévu le cas de l'envahissement de la route par l'Allemand et si elle fut devenue impraticable, il devait changer de plan en nous faisant prendre une autre voie qui, bien que plus longue, nous eût mis également en sécurité.

Le peloton prussien poussait une reconnaissance afin de rechercher les traces de la retraite du général Vinoy, et précédait de plusieurs milles d'autres détachements lancés à la poursuite de l'armée française. Les prussiens pouvaient explorer la plaine en parfaite sécurité : il n'y avait pas un pantalon rouge à l'horizon, vu que la division

DE L'INFLUENCE DU TÉLÉPHONE SUR L'EXPRESSION

(Monsieur appelé au téléphone par sa femme.)



I  
La voix lointaine. — M. Saumon est-il chez lui ?  
M. Saumon. — Oui. Qu'est-ce que c'est ?



II  
Voix téléphonique. — Maman...



III  
... n'est pas bien...



IV  
... en sorte qu'elle a décidé de s'en retourner



V  
... par le train de cet après-midi...



VI  
... Elle me prie de te dire bonjour et de l'excuser.

## RIEN QUE D'UN COUP DE DOIGT



I  
Pascariou. — Pochetée de carabins ! Quel est cet agrès de pêche ?



II  
Garlben. — Une de mes petites inventions, mon cher, pour les temps de boue. Regarde-moi aller le petit doigt ! Et crac, le pantalon est relevé !

amenée au secours de Mac Mahon par Vinoy, s'efforçait de regagner Paris à marches forcées. Les allemands n'avaient à redouter que le franc-tireurs qui pouvaient être en embuscade dans les bois ou les accidents de terrain.

— Mille bombes ! rugit Mystigo, si nous avions chacun un fusil, quelle compote de prussiens nous eussions fait d'ici.

— Certes, répondimes-nous.

— J'ai bien un de leur *flingo*, (fusil) continua Mouton, mais je n'ai pas de munitions ; ah ! j'aurais dû enlever les cartouches de la sentinelle en même temps que son arme. Le détachement doit avoir une arrière-garde ; je m'en vais à sa rencontre ; peut-être... on ne sait pas... l'escadron d'avant-garde est déjà loin et puis, la route fait un coude ici, je serai donc en sécurité ; d'ailleurs, je l'ai juré, il faut que j'immole six hulans ; il est temps de commencer.

— Attention, capitaine, ne vas pas te faire tuer ; que ferions-nous sans toi ? dirent les camarades.

— Ne craignez rien et attendez-moi, puisque vous n'avez pas d'armes.

Mystigo s'avança dans la forêt en côtoyant la

route pendant quelques minutes. Il descendit alors sur celle-ci et y colla son oreille ; se relevant, il s'embusqua dans la forêt au bord du chemin. Bientôt deux cavaliers s'approchèrent au pas de leur monture. N'ayant pas entendu de coup de feu, ils en conclurent que le détachement éclairer avait passé sans danger, et eux-mêmes s'approchaient, confiants, dans la forêt menteuse.

Au moment précis où la tête des chevaux arrivaient à la hauteur de Mystigo, le cavalier le plus éloigné jeta un cri et tomba à la renverse ; il avait reçu une grosse pierre en pleine figure ; en même temps, le cheval de l'autre se cabra, aveuglé par une poignée de sable, et Mystigo bondit soudain sur la route la crosse de son fusil en l'air ; à cette instant, le second cavalier remettait son cheval d'aplomb et sortant son revolver de sa fonte, le braqua sur Mystigo ; prompt comme l'éclair, celui-ci se baissa en détachant un hориou sur la ganache du cheval qui se cabra de nouveau. Le pistolet rata et notre petit homme se redressant avec la prestesse d'un ressort, abattit la crosse de son fusil sur le Hulan qui vida les arçons. Pendant ce temps, le premier, revenant de l'étourdissement causé par la pierre qu'il avait reçue, se rua sur Mystigo sabre au poing. Mouton para le coup et lança le canon du fusil contre la poitrine de son adversaire qui poussa un râle et roula à son tour. Mystigo dégaina le sabre du premier Hulan : il lui répugnait d'achever des hommes blessés mais il n'avait pas le choix des moyens, puisqu'il ne pouvait pas les faire prisonniers, il asséna donc un coup de sabre à chacun de ses ennemis et leur sépara presque la tête du tronc en disant :

— Ainsi vous frappâtes mes camarades désarmés !

La scène ci-dessus n'est pas une prouesse romanesque, un exploit imaginaire créé pour faire sensation : le fait tout extraordinaire qu'il paraît, est parfaitement authentique, mais aussi, il fallait le sang froid, l'agilité et le coup d'œil de cet être privilégié, qu'on appelait Mystigo et dont nous n'avons pas connu l'égal, pour accomplir ce coup hardi.

Mystigo dépouilla les cadavres de leurs armes, de leurs munitions argent et autres objets qu'ils avaient sur eux puis enfourchant un des chevaux, il l'accoupla à l'autre, et chargé des dépouilles opimes de ses ennemis, il s'élança sur la route en s'écriant : Et de trois !

Tout cela s'était passé en une minute, sans

bruit, et aucun soldat allemand ne se doutait à ce moment que le nain de l'armée française, ce *Tom Pouce*, ainsi que les camarades du régiment appelait Mystigo, venait d'occire deux des plus beaux hommes, deux géants de la belle armée d'outre-Rhin.

Après quelques secondes de course, Mystigo enfila le sentier où l'attendaient les camarades, à cheval sur un bel alezan et remorquant l'autre. Si les circonstances l'eus-

sent permis, tous l'auraient acclamé avec des cris de triomphe : on se contenta de lui serrer les mains.

Mes amis, je vous amène du beefsteak, dit-il, mais comme nous n'avons pas de pain pour manger avec, nous allons vendre notre *bidoche* (viande) pour nous en procurer, fit-il en montrant les chevaux ; le tout est de savoir à quelle foire nous allons les conduire ?

— Parbleu, mais au tattersall de Paris, riposta un autre ; d'ici là, nous monterons quatre à la fois dessus, pour nous reposer comme les quatre fils Aymon.

— Le mieux, dit Mystigo, c'est de tâcher de rejoindre quelque paysan et de lui céder les bêtes pour ce qu'il nous en donnera, surtout pour de la victuaille ; je me charge de négocier la chose ; nous ne pouvons, en effet, emmener ces grands chevaux avec nous ; ils trahiraient notre présence : ah ! si nous étions hors de danger ! mais pendant quelques lieues encore, nous voyagerons de pair avec l'ennemi.

On délibérait sur les moyens de s'approcher de quelque village hors de vue des prussiens, afin de se débarrasser des quatre pattes encombrants qui étaient nos prisonniers, quand soudain, une vive fusillade éclata en avant sur la grand-route.

ANTIDE.

(A suivre.)

## PINCÉES DE CONSEILS

## L'EAU DE CHOUX-FLEURS

Beaucoup de ménagères ont le grand tort de jeter l'eau dans laquelle elles ont fait cuire ou blanchir des choux-fleurs, tandis qu'elles peuvent en faire le plus délicieux des potages. Cette eau, où vous aurez laissé et écrasé *grosso modo* quelques fragments de légumes, faites-la bouillir, jetez-y la quantité voulue de bon vernicelle ou pâte d'Italie, laissez cuire quelques minutes, versez dans la soupière où vous aurez déposé un bon morceau de beurre frais. Couvrez jusqu'à ce que le beurre soit fondu, puis servez, et comme dit Brillat-Savarin : "vous verrez certainement merveille."

Les convives non prévenus ne s'expliqueront pas la nature de ce potage.

Pour enlever les vieilles peintures et le vernis des ouvrages en bois, faites une préparation composée de deux parties d'ammoniaque mêlées à une partie de térébentine. Agitez fortement, imbibez en les peintures, et frottez.

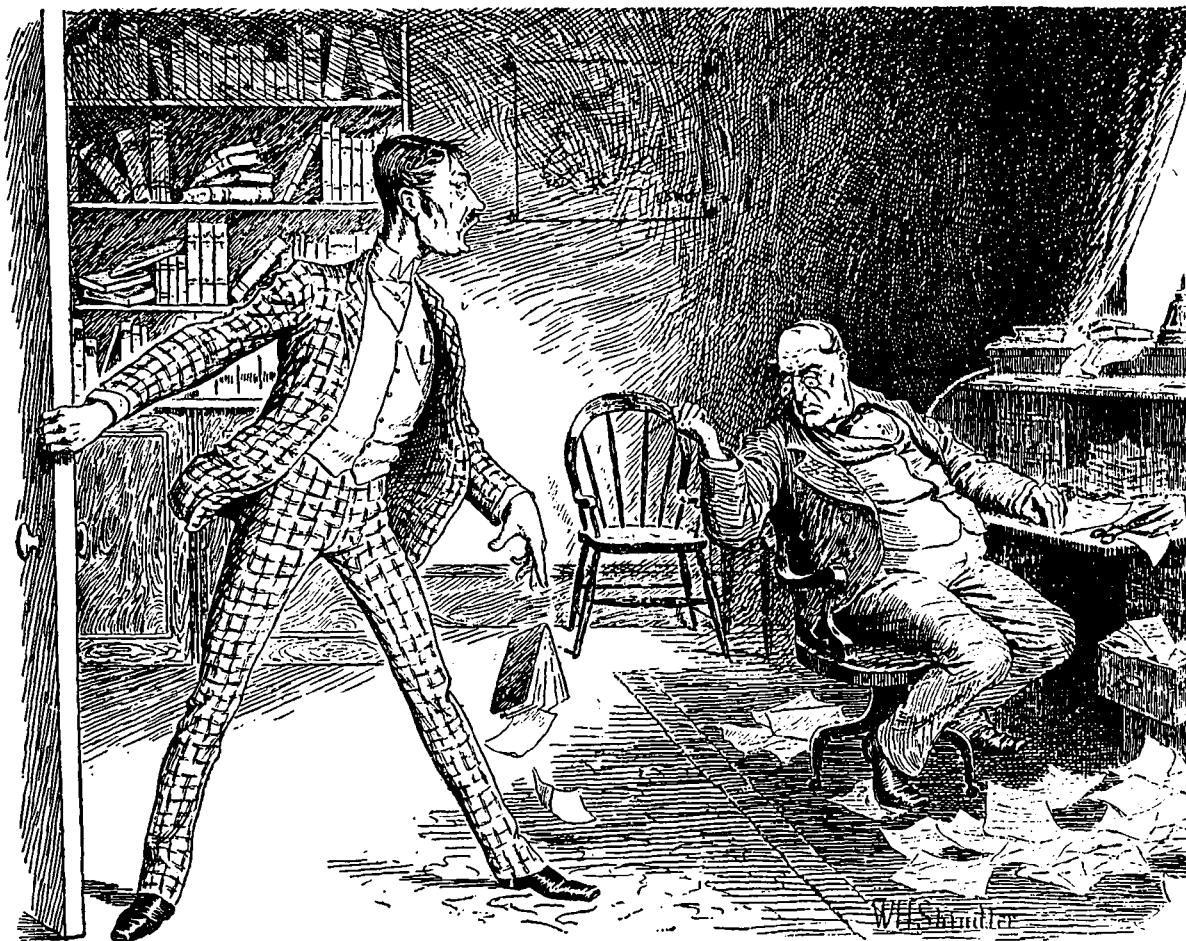
Ripan's Tabules prolong life.

## MANQUE D'ENTHOUSIASME MUSICAL



Elle, (écoutant en extase). — Oh ! Divin ! Quel tour de force !  
Lui. — En effet ! Comment fait-elle pour ne pas se briser quelques veines ?

## LES DÉVOUEMENTS DU JOURNALISME



Le reporter. — Vous me faites demander ?  
Le rédacteur en chef. — Oui ; allez à la morgue dans un cercueil et faites le mort. Il faut enfin savoir si, dans ce temps d'épidémie, on y laisse les cadavres traîner pendant des semaines.

## SUCRIER DE FAIENCE



Il était en cent morceaux et Mlle Clémence, les reins courbés, avec de gros soupirs, les ramassait, péniblement un à un.

Quant elle eut vainement essayé de remettre ensemble chaque pièce et que l'idée de l'irréparable entra dans son esprit, elle laissa tomber ses bras le long de son corps et de grosses larmes coulèrent à flots sur ses joues aux-

quelles une longue vie de travail n'avait pu enlever toutes les fraîcheurs de la jeunesse.

« Comment ? mademoiselle Clémence, pour ce vieux sucrier de forme si vulgaire vous pleurez ! Allons ! allons, essuyez vos yeux, je vous en achèterai un autre, très joli, nous irons ensemble le choisir. »

La bonne demoiselle me regarda étonnée.

« Ah ! fit-elle avec une nuance d'amertume, voilà comment nous jugent ceux qui nous connaissent le mieux. Vous me croyez sensible à la perte matérielle de cette pauvre chose !

— Non assurément, mais je croyais qu'un autre sucrier, offert par une amie...

— Oh ! je suis bien sensible à l'intention. Mais croyez-moi, rien ne pourra remplacer l'objet que je pleure. Ecoutez son histoire et vous jugerez s'il est digne de mes regrets. »

Elle s'assit, essuya ses yeux et commença :

« J'avais seize ans. J'allais en journée tous les jours de la semaine, le cœur un peu gros de laisser seule à la maison ma bonne mère, déjà malade du mal qui devait me la prendre ; mais bien fière de lui rapporter chaque soir le prix de mon travail.

« Un samedi de décembre, mouillée par une neige fondante, les pieds boueux, harassée d'une semaine de travail, triste comme le temps, je revenais au logis. Entro l'état de l'atmosphère et celui de mon âme, il y avait des ressemblances : la désolation qui tombait du ciel m'emplissait le cœur de pressentiments sinistres. Je les formu-

lais tous bas : si ma mère s'était trouvée plus malade en mon absence ?... Si elle n'avait pu appeler les voisines ?... Comment allais-je la retrouver ? Ah ! ceux qui s'aiment et ont la chance de n'avoir pas besoin de se quitter sont bien heureux.

« J'entrai comme un coup de vent dans notre pauvre chambre : » Maman ! Maman ! « Elle était là, assise comme à l'ordinaire dans sa grande chaise à bras, l'œil ému, souriant de ma surprise.

« Jugez un peu si cette surprise était motivée : deux chandelles allumées sur une assiette accompagnaient le café. Notre petit poêle de fonte brûlait avec un bruit doux de chat qui ronronne, emplissait la chambre comme d'une haleine chaude.

« Je ne sentais plus ma fatigue, ni l'humidité de mes vêtements. Dans les baisers de ma mère dans les caresses de son regard se fondaient toutes les brumes qui m'enveloppaient le cœur un instant auparavant.

« C'est donc fête aujourd'hui, bonne mère, et on l'honneur de quel saint une telle dépense ?

— Ce saint est une sainte, ma fille à laquelle on ne saurait rendre trop d'hommages. Et si son culte coûte parfois beaucoup souvent aussi il rapporte.

— Est-ce à elle que nous devons ce luxe de lumière, ces beaux fruits, ce délicieux café, ce bon fromage qui remplacent d'une façon si avantageuse la soupe du soir ? Et le sucrier ?

— Le sucrier ne nous coûte rien, ma fille. Quant au reste, je l'ai économisé pour l'étranger comme il faut.

— Expliquez-vous, mère, je ne comprends pas.  
— Je te crois bien, mange d'abord, je vais te raconter...

« Tu sais combien la concierge est bonne pour nous et avec quelle bienveillance elle a l'habitude de nous juger ? Dernièrement une dame entre dans sa loge et lui remet vingt francs pour la famille la plus malheureuse.

« La plus malheureuse famille se dit la brave femme est celle de la pauvre veuve qui vit du travail d'une enfant de seize ans. Et joyeuse, elle me montre le louis d'or, me le remet, en m'en expliquant la provenance. Tu peux imaginer, ma petite, avec quel contentement et surtout quelle reconnaissance je reçus un tel présent. La Providence n'apparaissait sous les traits de la dame inconnue, que je me figurais charmante comme la Vierge Mère.

« Les vingt francs rayonnent comme une étoile magique sur le bois noir de notre cheminée. Mille projets, mille rêves, en sortent c'est un bon manteau pour ma Clémence... C'est de quoi la garder quinze jours à la maison. C'est une bonne couverture de laine blanche pour son lit c'est...

« C'est le voisin, dont la toux déchirante traverse nos faibles murs et fait envoler avec l'espoir de te garder auprès de moi, la couverture de laine blanche et le manteau avec lequel je l'entourais déjà, dans ma pensée.

« Oui, c'est le voisin malade dont les enfants manquent de tout, dont la femme se débat impuissante à conjurer, par son travail, la misère des siens. Voilà les plus malheureux de la maison. La concierge s'est laissé tromper par son cœur qui nous préfère au pauvre cordonnier dont le caractère un peu sauvage ne convient pas à tout le monde.

« Le louis d'or n'est pas à nous !

« C'est bien dommage ! Mais la conscience, ce beau rayon qui s'allume, quand on le veut bien, dans les coins les plus absconds de notre âme, la conscience commande il faut obéir.

« Je porte les vingt francs chez nos voisins, en leur laissant croire que c'est la concierge qui les a désignés à la dame inconnue. J'ajoute que les remerciements sont inutiles.

« Les pauvres gens étaient muets de surprise, ils prirent la pièce sans un mot. Mais leurs yeux parlaient et jamais, je n'oublierai le regard de l'homme et de la femme qui dans leur cruel abandon se sentaient brusquement secourus par aussi pauvre qu'eux.

« Il y a des secours dont l'a-propos fait de véritables talismans. Notre louis d'or en fut un.

Au bout d'une semaine, le courageux voisin se remettait à l'ouvrage. Maintenant sa famille et lui sont hors d'affaire. Ce matin, le cher homme et sa femme m'ont apporté en présent, ce sucrier de faïence plein jusqu'au bord qu'il m'ont forcé d'accepter en me disant qu'il y avait juste un mois aujourd'hui que je les avais tirés de peine.

« J'ai eu beau leur dire que les vingt francs n'étaient pas à moi, ils s'entêtaient dans leur reconnaissance. Mais peut-être ma Clémence, ajouta ma mère avec un sourire qui démentait ses paroles, peut-être que notre misère le fait croire comme aux voisins que je pouvais garder l'argent pour nous ? »

« Pour toute réponse, je me jetai dans ses bras, le cœur gros d'une délicieuse fierté et baisant son front et ses cheveux blancs, je lui disais : « Oh ! mère ! mère chérie ! tout ce que vous faites est bon et si j'ai quelque chose à redire en vous c'est de me rendre trop glorieuse d'être votre fille. »

« Comprenez-vous, maintenant, demanda Mlle Clémence, en s'essuyant les yeux, comprenez-vous que je regrette le sucrier de faïence dans lequel je voyais à la fois le signe d'un des meilleurs sentiments de l'âme humaine, la reconnaissance et le véritable parchemin de ma plus véritable noblesse. Laissez-moi pleurer encore le fétiche qui faisait revivre ma mère dans ce qu'elle eut de meilleur : son incomparable conscience. »

PLUS VRAI QU'IL NE LE SUPPOSAIT



Elle. — Pourquoi donc ai-je épousé un malotru de cette espèce ?  
Lui, (cherchant une réponse évasive). — Pour avoir le droit, je suppose, d'avoir à grogner le restant de tes jours.

ASILE DE LA PROVIDENCE,  
COIN DES RUES ST-HUBERT ET STE-CATHERINE.

Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.

SŒUR THOMAS CORSINI,

Sœur de Charité de la Providence.

#### GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE

Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.

PHILOMÈNE ROGER, Tertiaire,

Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et Ste-Catherine.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
LE CÉLÈBRE

## CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.  
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

#### COURRIER DE LA MODE



Madame Mornéchien. — Quelle élégance, ce matin, madame Moruesalée !  
Madame Moruesalée. — Oui, un peu, ma chère. J'aimerais autant me voir morte que de ne pas suivre la mode.

FEUILLETON DU SAMÉDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

### DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

#### XI. — KERGEN.

(Suite)

— Aujourd'hui, capitaine ?

— A l'instant même.

— Pour longtemps.

— Je ne le pense pas. Vraisemblablement, mon absence ne durera que quelques jours.

— Et puis-je, sans indiscrétion, capitaine, vous demander où vous allez ?

— Je ne le sais pas moi-même ; j'ai la fantaisie de courir un peu le pays... de marcher tout droit devant moi, et de chercher des aventures pour mon propre compte...

— Comme un véritable chevalier errant des temps passés ?

— Précisément.

— Et qui emmenez-vous avec vous, capitaine ?

— Personne.

— Quoi ! vous partez seul ?

— Oui.

— Est-ce bien prudent ?

— Je n'ai pas l'habitude de craindre le danger. D'ailleurs, seul je serai plus libre.

Roncevaux s'inclina en signe d'adhésion.

Puis il reprit :

— En votre absence, capitaine, que ferons-nous ?

— C'est de cela, précisément, que je veux vous parler.

— J'écoute, capitaine.

— En mon absence, Roncevaux, je remets entre vos mains mon autorité tout entière...

— Je tâcherai de me montrer digne de cet confiance...

— Donnez-moi le parchemin qui est sur cette table, Roncevaux.

— Le voici, capitaine.

Denis prit une plume et écrivit les lignes suivantes :

“ Au moment de m'éloigner du château de Falkenhorst pour quelques jours, je déclare que j'investis mon lieutenant Roncevaux de toutes les prérogatives de mon titre de capitaine.

“ Celui qui ne lui obéirait point, et qui se livrerait à son égard à quelque acte d'insubordination, sera puni comme s'il me désobéissait à moi-même.

“ Fait et donné au château de Falkenhorst, le onzième jour du mois d'août de l'année mil sept cent \*\*\*

“ JEAN-DENIS, chevalier DE POULLAILLER ”

“ capitaine des chevaliers du poignard. ”

Lorsque Denis eut achevé d'écrire, il tendit le parchemin à Roncevaux.

— Voici de pleins pouvoirs en bonne forme, — lui dit-il ; — muni de cette pièce, vous pouvez tenter toutes les expéditions dont le résultat vous semblera devoir être favorable... En un mot, jusqu'à mon retour, vous êtes le maître et le capitaine.

Roncevaux protesta de nouveau du bon emploi qu'il ferait de son autorité passagère.

Puis Denis, allant rejoindre son cheval qu'on avait conduit à l'issue extérieure du souterrain, s'élança légèrement en selle, et, comme la jument mecklembourgeoise qu'il montait était une trotteuse hors ligne, il partit à une allure assez rapide pour faire au moins cinq lieux à l'heure. Son épaveul Fido le suivait gaiement.

Nous ne l'accompagnerons pas dans son voyage, quand à présent du mien, et nous demanderons à nos lecteurs la permission de les conduire au château de Kergen, vers lequel il se dirigeait.

Le baron de Kergen était le dernier rejeton, en ligne masculine, d'une de ces vieilles souches de l'aristocratie allemande, dont les racines se perdent dans les ténèbres du moyen âge.

A une époque plus reculée, le château de Kergen s'élevait comme un nid d'aigle au sommet d'une montagne abrupte et rocheuse, dont les flancs nus ne souffraient d'autre végétation que celle de maigres bruyères. C'était aux jours lointains où les barons pillards s'élançaient de leurs castels, comme de véritables oiseaux de proie, pour s'emparer de ce qui passait à leur portée et se trouvait à leur convenance.

Mais, peu à peu, l'inexorable faux du temps avait découronné la

montagne de son diadème de tourelles féodales. L'ancien château était devenu un monceau de débris que recouvrait de son manteau verdoyant le lierre, ce fidèle courtisan de toutes les ruines.

De cette humiliation du manoir antique il ne faudrait pas en conclure que la maison de Kergen ne fût amoindrie ou qu'elle eût perdu son importance dans la contrée.

—Non pas !

Elle s'était seulement transformée avec son époque.

Au pied de la montagne qui supportait les ruines moussues dont nous venons de parler, s'étendait un parc de quatre cents arpents, magnifiquement boisé de chênes, d'ormes et de sapins séculaires. Au milieu de ce parc, s'élevait un château moderne, c'est à dire dont l'architecture et la construction étaient contemporaines du règne de Louis XIII.

Ce château, bâti par un architecte venu de France, était construit en briques rouges, que les années avaient brunies.

Les angles, les cordons, les encadrements des portes et des fenêtres, ainsi que les couronnements des mansardes, étaient en pierre de taille vermiculée.

Bref, ce grandiose édifice, à trois pointes et à girouettes armoriées rappelait vaguement le palais de Fontainebleau.

Les jardins qui entouraient immédiatement le château, et qu'il fallait traverser pour arriver aux futaies du parc, ne laissaient rien à désirer sous le rapport du style rococo le plus exquis.

Ce n'étaient partout que charmilles taillées en voûtes, en parasols en murailles, formant des quinconces et des labyrinthes. Partout des ifs affectant les formes les plus bizarres ; partout des bassins d'où s'échappaient des jets d'eau qui pouvaient rivaliser avec ceux de Versailles.

A l'angle de chaque allée, sur des piédestaux en granit, s'élevaient des statues mythologiques, qui, dans leur style classique contemplançaient le ciel souvent brumeux de la froide Allemagne.

Les domaines dépendants du château de Kergen rapportaient, bon ou mal an, quarante mille livres de rente, ce qui en représente au moins soixante-et-dix ou quatre-vingts d'aujourd'hui.

Les barons de Kergen, propriétaires successifs de ces beaux domaines, étaient, nous le savons, des gens de très-vieille et très-noble souche. Plusieurs avaient rempli, à différentes époques, de grandes charges dans l'état. Tous avaient tiré l'épée avec honneur au service de leur pays.

L'un des plus amers chagrins du baron Réginald de Kergen, alors vivant, était de penser que son illustre race allait s'éteindre en lui.

Nous disons *s'éteindre*, car, le baron n'ayant que deux filles, le nom et les armoiries de Kergen allaient, après lui, se trouver effacer du grand livre d'or de la noblesse d'Allemagne.

Mais le mal était sans remède.

Hâtons-nous d'ajouter que ce vif chagrin n'empêchait pas le vieux baron d'aimer ses deux filles avec la plus touchante tendresse, et de concentrer en elles et sur elles toutes les affections et tous les espoirs de sa vieillesse.

Nos lecteurs connaissent déjà Marguerite et Mina.

Ils savent, par conséquent, que toutes deux étaient de ravissantes jeunes filles.

Réginald les avait eues à un âge déjà très-avancé et alors qu'il avait à peu près perdu tout espoir de devenir père.

De plus, la baronne de Kergen, la douce compagne de sa vie, était morte un an après avoir donné naissance à sa seconde fille. Toutes les facultés aimantes du baron s'étaient donc trouvées concentrées sur ces deux petites créatures qui lui souriaient dans leur berceau. Aussi, nous le répétons, la tendresse que lui inspiraient Marguerite et Mina était de l'adoration.

Sans doute, pour avoir un héritier de son nom et de ses armes, il aurait donné la moitié de sa fortune et les dernières années qui lui restaient à vivre.

Et cependant, si l'on avait pu lui proposer de voir une de ses filles se transformer en un fils, nous n'affirmerions point qu'il y eût consenti.

## XII. — L'ARRIVÉE.

Les soirées d'automne étaient fraîches.

Le baron de Kergen, assis auprès d'un grand feu qui flamboyait dans l'âtre d'une haute cheminée armoriée, lisait avec recueillement un énorme volume in-quarto, relié en maroquin vert, avec des coins et des fermoirs.

Ce volume n'était autre que le célèbre *Traité de Vénérice* d'un écrivain français, messire Jacques du Fouilloux, gentilhomme poitevin.

Réginald de Kergen atteignait sa soixante et onzième année. Sa taille haute et droite, son allure ferme, annonçaient d'une façon irrécusable qu'il supportait guillardement le fardeau de l'âge, et bien des jeunes gens lui auraient envié le reste de sa vigueur d'autrefois.

Grand chasseur et écuyer intrépide, le baron passait des journées entières à la chasse et à cheval, sans éprouver la moindre fatigue ; et c'est sans doute à l'habitude de ces exercices violents qu'il fallait attribuer, en grande partie sa verdeur singulière et son admirable conservation.

Rien ne se pouvait voir de plus vénérable que la tête de ce beau vieillard. Ses traits, fortement prononcés et d'une incontestable distinction, offraient une expression douce, bienveillante, et, si nous osons ainsi parler, véritablement *patriarcale*. Ses cheveux, épais encore, et qu'il portait longs, étaient d'une blancheur sans mélange. Leurs masses argentées encadraient son front haut et fier, et ses joues halées par le grand air. Ses grands yeux bleus avaient un regard vif et profond, qui devenaient facilement aussi doux que le sourire de ses lèvres un peu épaisses.

Réginald portait habituellement un habit de chasse en drap gris, sur une veste de même étoffe et de même couleur.

Ses jambes, nerveuses et robustes, s'enfermaient tantôt dans de longues guêtres en cuir souple, tantôt dans des bottes à l'écuyère armées d'éperons d'acier.

Au moment où nous introduisons nos lecteurs auprès de lui, il venait, en arrivant de la chasse, d'échanger ses hautes bottes contre des bas drapés et des souliers à boucles d'argent.

Deux grands lévriers, au poil rude, accoutumés à forcer le sanglier dans ses bauge les plus impénétrables, étaient couchés à ses pieds sur le parquet de bois de chêne, à compartiments curieusement travaillés. De temps en temps, ces nobles compagnons levaient vers le vieux gentilhomme leur tête intelligente et semblaient la mettre à portée de sa main pour solliciter une caresse qu'il leur accordait sans conteste.

Peu à peu, si intéressante que fût la lecture à laquelle Réginald se livrait, il sembla cependant s'assoupir.

Ses yeux se fermèrent à demi ; sa tête, s'appuyant sur le dossier du fauteuil, se pencha lentement d'une épaule à l'autre ; ses doigts ne tournèrent plus les feuilletts du *Traité de Vénérice*.

Cet état de somnolence aurait pu durer longtemps encore, s'il n'avait été interrompu tout à coup d'une façon brusque et imprévue. L'une des portes du salon s'ouvrit vivement, et Marguerite entra, ou plutôt s'élança dans cette pièce en s'écriant d'une voix que rendait haletante une joyeuse émotion :

—Mon père... mon père...

Les deux chiens bondirent jusqu'à leur jeune maîtresse dont ils se mirent à lécher les mains.

Le baron, réveillé en sursaut, ouvrit les yeux et releva la tête avec une précipitation pleine de trouble.

—Mon père... oh ! mon père,—répéta Marguerite.

—Eh bien ! chère fille !... eh bien ! qu'y a-t-il ?... —demanda vivement Réginald.

—Bonne nouvelle !... bonne nouvelle !... il vient !...

—Il vient, dis-tu ?...

—Oui, mon père.

—Qui donc ?

—Lui !... lui !...

—Qui lui ?

—Vous ne devinez pas ?

—Non, en vérité, pas le moins du monde...

—Eh bien, celui que vous avez tant envie de connaître et d'embrasser !... l'inconnu dont chaque jour vous bénissez le souvenir ! lui, enfin, lui, notre sauveur du mont Elster...

A ces mots, l'exaltation de Réginald sembla presque aussi vive que celle de Marguerite.

—Il vient !... — répéta-t-il, — il vient !... Où est-il ?... où est-il ?...

La jeune fille saisit son père par la main et l'entraîna jusqu'auprès de l'une des fenêtres.

—Regardez là-bas,—dit-elle.

(A continuer.)

ÇA REVIENT AU MÊME

Fernand.—Qu'as-tu donc, Blanche, ton mari s'est-il oublié ?

Blanche (sanglotant).—Oh ! non, c'est moi qui suis oubliée.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue St-Denis.

## AU RABAIS



IVAN Ivanovitch fouetta l'atelage pour qu'il rejoignit la charrette de Nadia...

Sans tourner la tête, Nadia vit la manoeuvre; elle se mit à rire, et pressa, elle aussi, l'allure de son cheval. Cette bonne bête comprit de quoi il s'agissait! La crinière au vent, lancé au galop, sur la route pierreuse qui mène à la ville, où sa maîtresse, à chaque marché, va vendre les produits de la ferme, elle soulève des tourbillons de poussière, tandis qu'aboient et bondissent à ses côtés les deux chiens de garde, Hip et Hop.

Là bas, l'horizon se colore à peine d'une teinte pourprée; mais le soleil levant est prêt à se mirer dans les eaux du fleuve, quand la fermière arrive la première à destination.

Ivan l'y rejoint bientôt, un peu irrité de sa vaine poursuite. Les joues roses, les yeux brillants, elle est tout à fait belle aujourd'hui, Nadia; son joyeux visage encadré par le fichu aux couleurs vives, et le cou orné du collier d'ambre fin...

Ivan s'emploie à décharger les paniers de légumes placés à l'arrière de sa charrette, puis, bravement:

— Salut, Nadia!...

— Bonjour, Ivan Ivanovitch!...

Ivan jette un regard d'envie aux produits de la ferme. Plus bravement encore:

— Eh bien, Nadia?...

— Eh bien, Ivan?...

— Eh bien, est-ce convenu?...

— Qu'est-ce qui est convenu, s'il vous plaît?...

Il s'approche plus près encore. Sa prunelle jette de phosphorescentes lueurs.

— Voilà!... C'est vingt roubles. Un costume de drap... un chapeau... une paire de bottes... Hein?... Ce n'est pas cher?...

Nadia réprime un sourire moqueur. Elle a une petite monnaie très drôle:

— Pas cher?... Vous croyez?...

— Je crois! dit-il d'un air grave. C'est le plus bas prix. Les Péterhof ont payé le double pour avoir Michel Michaelovitch. Et Michel Michaelovitch!...

Ivan n'en dit pas plus, mais il se considéra avec complaisance de la tête aux pieds.

Nadia sourit à nouveau; peut-être est-ce aux acheteurs qui s'avancent, car elle ne répond pas à Ivan.

— "J'attendrai!" murmure celui-ci.

Il attendra, parce qu'il trouve bon l'ancien usage de se taxer soi-même avant de contracter mariage. Vingt roubles, un habit, un chapeau, une paire de bottes, pour jouir du privilège de l'épouser, c'est pour rien, vraiment!...

Et lui, en qualité d'époux, serait si bien à la ferme que Nadia dirige, active et laborieuse, depuis la mort de ses parents...

On l'aperçoit d'ici, la ferme, toute en bois, sans un brin de chaume, avec une superbe basse cour.

Voici la chambre du poêle; cuisine en été, dortoir en hiver, où la lampe brûle nuit et jour devant les saintes images, tandis que de la marmite s'échappe le parfum pénétrant du tschee, la traditionnelle soupe aux choux.

Et, dans un angle de la chambre, est placé le coffre, le grand coffre peint de couleurs éclatantes, où les parures de Nadia sont pliées soigneusement. Ses habits, à lui, pourraient y prendre place... le bel habit de drap, don de l'épouse, les grandes bottes de cuir fauve et le chapeau de castor. Ivan Ivanovitch soupire..., ses yeux brillent: il a son projet et le réalisera bientôt.

Dans certains villages Russes, le sien, le carnaval amène de grandes réjouissances. La plupart des paysans se déguisent, puis la troupe des masques s'en va danser et boire de logis en logis.

Paré d'un uniforme fantaisiste, héritage de son grand père, Ivan met en relief ses charmes particuliers, et se sent bien résolu à terminer "l'affaire" ce même jour.

Dans cette douce attente, après des libations nombreuses de *Kvass* et de *Vodka*, il pénètre à la ferme; les masques suivent pêle-mêle chantant et riant aux éclats...

Mais l'amoureux se glisse vers la chambre du poêle, si ému, si touché des splendeurs qui l'entourent qu'une pensée héroïque lui vient à l'esprit:

— Voyons, au rabais!... Dix roubles, Nadia?... Dix roubles seulement?... murmura-t-il. Par saint Georges et saint Serge, vrai, ce n'est pas cher!...

Au seuil du poêle, il s'est arrêté. Là, il pâlit, il tremble... Trop tard!... trop tard!... Un traître l'a devancé auprès de Nadia... Et ce traître, l'un des masques de la troupe, est un *bâ-rine*, bien sûr... ou un imposteur quelconque, car il ne demande même pas dix roubles pour prix de son cœur!...

Nadia sourit, mais Nadia écoute... Depuis l'affranchissement des serfs, les vieux usages, les vieilles coutumes, même celle qui consiste à payer le jeune homme pour le décider au mariage, tout est sens dessus-dessous, tout est anéanti!...

Et Pâques venu, quand les cloches sont en branle pour fêter la résurrection du Christ, le pape a déclaré que Féodar et Nadia sont mari et femme, jusqu'à la mort. Il a pris leurs mains dans les siennes pour les conduire, trois fois, autour de l'église, en présence du cortège assemblé, parents et amis...

Pauvre Ivan Ivanovitch!... Cherche une autre épouse et, surtout, ne te mets pas au rabais. Peut-être bien que ta femme t'estimera d'autant plus que tu te seras fait payer plus cher!...

PIERRE DU CHATEAU.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 3 OCTOBRE  
Après-midi et soir.)

La Grande Compagnie Burlesque  
**EARLY BIRDS**

20 JEUNES et JOLIES FEMMES 20

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

*THE HAND OF FATE.*

**QUEEN'S - THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 3 OCTOBRE,  
matinées Mercredi et Samedi.

LA SENSATION THÉÂTRALE DU SIÈCLE

**WALTER SANFORD**

Superbe production qui a remporté les plus brillants succès en Amérique, en Angleterre et en Australie.

**MY JACK**

Ouvre théâtrale de grand mérite. Superbe mise en scène. Les toiles sont du célèbre artiste MATT MORGAN.

Merveilleux effets de Mécanique et Electriques.  
Magnifique Compagnie d'étoiles théâtrales.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinée, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

**23,600 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

**VIN de VIAL**

**TONIQUE  
ANALEPTIQUE  
RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



**AU QUINA  
SUC DE VIANDÉ  
PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes. Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 44, LYON. - Toutes Pharmacies.

# DYSPEPSINE

— LE —  
**GRAND REMÈDE AMÉRICAIN**

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

**GUERIT RADICALEMENT**

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

**LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES**

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille



**REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.**

**A RELIABLE REMEDY FOR**

Indigestion, Bloating, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

**THE RIPANS CHEMICAL CO.**

10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

**NOTAIRE PUBLIC**

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## La Loterie Mont-Royal

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

**VALEUR DES LOTS, \$52,740**

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

**TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS**

Rappelez-vous que le gros lot est de

# \$15,000

**PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.**

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,000. N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT **S. E. LEFEBVRE,**  
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**TREADWELL & TESCHNER**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

## ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

**MM. PERRON & LAFOND**

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

## BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

**3,000 MORCEAUX de MUSIQUE**

QUE NOUS VENDONS

**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

## A. LEOPRE

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGÉNIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SECURISALE A SHEBRROOKE; A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a - 1 oct.

## ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de un Quart de Million distribué



## LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu seul-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*St. Jacques*  
*J. E. E. E.*  
*M. A. A.*  
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAU, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans

MARDI, 11 OCTOBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,000, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
400 Prix de 40, soit.....	20,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980

3,434 Prix se montant à \$200,400

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$5; Doux-Cinquièmes, \$2; Un-Quatrième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous payerons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL COMBAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des États-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

# PROPRIÉTÉS IMMOBILIÈRES SUBURBAINES A MONTREAL

---

## PROLONGEMENT DES RUES

St-Laurent, St-Charles Borromée, St-Denis,  
St-Urbain, Amherst et Mance.

## TERRAINS A VENDRE

A une légère avance sur le prix des fermes.

---

Les rues sont nivelées, les trottoirs sont posés, le drainage est fait et les arbres sont plantés.

---

## 1400 LOTS VENDUS en Cinq Semaines

---

La Cité a fait un contrat avec la nouvelle Compagnie de Chemin de Fer Electrique, pour construire des lignes sur les Rues St-Laurent, St-Denis et Amherst, trois des Rues sus-nommées, de sorte que les personnes qui achèteront des terrains sur ces rues peuvent être certaines d'avoir un transit rapide.

---

S'ADRESSER A

**FRED. R. ALLEY, 116 RUE St-JACQUES**  
MONTREAL.